

15

09 | 2025



Éditeur responsable : Jean-Marc Bodson, Place des Sciences, 3 1348 Louvain-la-Neuve



Les amis du Musée universitaire de Louvain

L. Correspondances

sommaire

Le mot des amis	1	En vue	14
Au fil du temps	2	Le Jardin Enchanté	
De la silhouette au visage		40 ans, ça se fête !	17
Un autre regard	5	Manifestations	18
Naviguer à l'oreille		Escapades	21
À partir d'une image	8		
Portrait sans traits			
Les jeunes amis	10		
IA et Art :			
un débat inflammable			
Côté antiquité	12		
La fin de Pompéi			

L. Correspondances






des Amis du Musée L.
N°15 - Septembre 2025

Éditeur responsable
Jean-Marc Bodson

Coordination éditoriale
Christine Thiry

Comité de rédaction
B. Bal, D. De Backer, F. Duperroy, C. Feron, A.D. Hauet,
P. Schepers, B. Surleraux, M.C. Van Dyck, P. Veys
et des représentants des JAML

Amis du Musée L
Place des Sciences, 3 bte L6.07.01
1348 Louvain-la-Neuve
Tél. 010 47 48 41

 www.amisdumuseel.be
 amis.museel@gmail.com
 jeunesamismuseel@gmail.com
 Amis du Musée L / jeunes amis du musée L
 jeunes amis du musée L

Mise en page
Isabelle Sion (www.mordicus.be)



Photo de couverture
Masque de théâtre nô, personnage *Kasshiki*
Japon, époque Edo, 17^e s.
Cypres laqué
Musée L. Legs Dr Ch. Delsemme
N° Inv. NE63



Cette brochure a été imprimée par
l'imprimerie Drifosset

Voir, (res)sentir, écouter, ...

La représentation du visage s'est modifiée au cours des siècles. Anne-Donatienne Hauet décline celle-ci depuis la Préhistoire, l'Antiquité, la tradition africaine, la Renaissance. D'abord frustrée, elle devient masque pour devenir véritable portrait sous le pinceau de Giotto exprimant sentiment(s) et/ou émotion(s), nous donnant accès au personnage et à son histoire.

Françoise Hiraux nous présente *Naviguer à l'oreille* de Rosie Pinhas-Delpuech. Le récit, véritable Babel revisité, décline, au travers de l'histoire de la narratrice, les degrés de liberté, de vagabondage, de latitude qu'autorise l'oreille. L'imprégnation sonore à des pouvoirs infinis.

Jean-Marc Bodson, au départ d'une photographie d'Olivier Cornil, approche la notion du portrait photographique depuis l'invention de la photographie de Daguerre jusqu'à la vision de Paul Valéry. Que nous montre l'image au-delà de la représentation précise du sujet ? Elle fait de nous un acteur de l'image plutôt qu'un consommateur.

Associer intelligence artificielle et art, telle est la gageure que nous présentent les Jeunes Amis. Au travers de l'expérience du collectif *Obvious*, ils questionnent notre relation à l'image. Ouf..., au-delà des calculs et des algorithmes, c'est bien l'humain qui reste à l'origine de toute création artistique.

Patricia Schepers, en vue de la prochaine exposition immersive à Tour et Taxis, Pompéi, nous invite à déconstruire quelques mythes à propos de la dévastation de cette ville martyre.

Promenons-nous avec Bernadette Surleraux dans les jardins enchantés d'Ignace Clarysse et Chantal Vaes parmi 400 œuvres en deux lieux de Jodoigne.

Du 40^e anniversaire fêté chaleureusement, nous publions quelques photos et surtout le nom des deux gagnantes du quiz et du tirage au sort.

Olivier Duquenne, historien de l'art, critique d'art et conférencier, détaille le cycle des quatre conférences (23/9, 14/10, 4/11 et 16/12/2025) qu'il s'apprête à donner au cours de l'automne prochain. Le thème *Voir mieux pour mieux être, l'art pour une vie plus intense* aborde successivement quatre vertus de l'art : *L'art, la quête de l'essentiel*, *L'art, une source d'espoir*, *L'art, une soif d'absolu* et *L'art, un facteur d'équilibre*.

D'autres dates sont à mettre à l'agenda : les coups de cœur des bénévoles (16/11), la soirée de Nouvel An (15/01/2026), ainsi que quatre escapades : l'atelier de Robin Vokaer (20/9), un voyage en Île de France (du 1 au 3/10), la Banque nationale et l'exposition *Luz y sombra, Goya et le réalisme espagnol* (13/11) et la visite de la manufacture Bernard Depoorter (13/12).

Quel programme !



Œuvres des collections du Musée L

De la silhouette au visage, du masque au portrait

Exprimés grâce aux pinceaux d'un peintre, découpés par le burin ou le couteau du sculpteur, gravés, cadrés par le photographe, croqués au fusain du dessinateur, il y a tant de visages dans un musée (dès lors qu'il n'affiche pas l'option « Musée d'art abstrait ») que l'on pourrait le dire envahi par les visages.

De la lointaine Antiquité à l'art moderne jusqu'aux décompositions et recompositions cubistes, le visage est partout. Il se tend vers nous, nous regarde, nous ignore, nous tance d'un regard profond, nous partage son appétit de vie, son chagrin, son dépit. Que d'expressions sur ces visages, d'histoires qui s'y lisent ou s'y inventent. Que de visages masqués et tant de masques dans les sociétés humaines, qui posés sur le visage feignent de lui concéder... un nouveau visage.

Étrange phénomène cette face, interface, lieu fondamental du contact entre les personnes et siège de l'essentiel de nos sens. Même en éthologie qui, dans les dernières décennies, a développé une compréhension de plus en plus fine des langages corporels chez les animaux, le rôle capital joué par les mouvements de la face est démontré ; précisément l'implication du regard.

Pourtant, si l'évolution peu à peu se concentre sur lui, la représentation de l'humain et, ensuite, du visage humain n'a pas toujours existé. Au contraire, dans le paléolithique, dans l'art des grottes, point d'humains. Cet « animal-là » est exceptionnel, presque inexistant. Qu'y trouve-t-on ? Une sorte d'homme à tête d'oiseau à Lascaux, ailleurs un genre d'homme-cerf, pas de scènes de guerre, de chasse, de cérémonie ou d'accouplement. Les rares formes humaines sont plutôt anecdotiques et surtout, elles sont sans visage. Une absence qui les rend presque anonymes : quelques statuettes féminines dotées de signes de la fécondité, imposantes ma-

melles, hanches puissantes et marquage des parties génitales à « l'origine du monde ». Sans visage, chevelure couvrante, tête ronde sans trait, elles renvoient à quelque chose d'autre qu'elles-mêmes.

Puis arrive le mésolithique entre -10 000 et -7 000. Il prépare le néolithique et les transformations symboliques accompagnant les évolutions économiques. Tout germe en ces trois millénaires : la domestication animale et végétale, la naissance de l'agriculture, le début de la sédentarisation, les cultes funéraires. Et ainsi vint la déesse.

Commencer à dessiner, sculpter, graver des visages, c'est commencer à préciser une identité.

Les statuettes féminines en argile cuite font des apparitions régulières, réalistes, avec un visage qui s'esquisse, s'ébauche, se creuse. Les grandes déesses-mères prennent une place que l'on dirait existentielle à côté d'un principe mâle figuré par le taureau. Peu à peu les traits se précisent, s'affinent, les yeux sont soulignés. Des attributs lui sont donnés, des signes impriment son corps : il faut pouvoir identifier la déesse.

C'est par les cultes funéraires que la mutation s'opère à une plus large échelle avec un rite nommé le surmodelage des crânes. Celui-ci est prélevé sur le défunt, dégagé des chairs et remodelé avec vraisemblablement, l'intention de représenter un individu particulier. Voilà la

En Europe, la peinture et la sculpture utiliseront longtemps des types conventionnels pour raconter des émotions : la beauté, la paix, la souffrance, la peur, la surprise. Sur des modèles réglés par la tradition et le formalisme religieux jusqu'au Moyen Âge, les visages demeurent figés par un symbolisme hiératique.

genèse d'une complexification d'un rapport au visage. Au début du néolithique, l'invention du masque mortuaire est attestée et prolonge l'effort de capturer une identité et de la faire perdurer. Le visage du défunt est surmodelé au plâtre ou à la chaux. Une troisième étape sera la réalisation de masques « pour les vivants ». Eux aussi sont confectionnés dans une perspective cérémonielle. Eux aussi entretiennent une relation spéciale à l'identité qu'ils cachent, dissimulent et révèlent tout à la fois.

L'invention du masque établit avec le visage une relation en miroir souvent ambivalente et parfois paradoxale. De cette curieuse naissance sur « la figure » d'un mort, c'est-à-dire à partir d'une personne qui n'a plus de visage en ce sens qu'elle n'a plus d'expression, plus de regard, le masque gardera sa particularité de véhicule d'un double jeu. Françoise Frontisi-Ducroux¹ rappelle que le masque funéraire en Grèce ancienne est perruqué et porté dans le convoi rituel par des figurants qui ressemblent au mort par l'allure et la taille. Elle remarque que « plusieurs documents semblent attester un refus, sinon une impossibilité (chez les Grecs) de dire et de penser la face des morts ». Enfin, elle souligne que *prosopon*, le terme le plus fréquemment employé pour désigner le masque est celui-là même qui sert à dire le visage. À l'unanimité, les hellénistes reconnaissent qu'un seul masque, un seul visage ne reçoit jamais ce nom, c'est le visage grimaçant, horrible, celui de l'effroi et de la mort, celui de Gorgone qui acquiert un terme spécifique : le *gorgoneion*.

Souvenons-nous dans le même ordre d'idée que dans la Rome antique, « *persona* » où s'enracine le mot de « personne » est le nom du masque de théâtre.

Pour faire simple et relever le paradoxe, il est possible de dire que l'invention du masque, c'est l'invention de l'identité.

Les exemples ne manquent pas sous d'autres cieux. En Afrique noire, chez les peuples nombreux qui ont créé des masques, ceux-ci sont conventionnels et renvoient à des « personnalités ». Dans l'Afrique de l'Ouest, le masque blanchâtre, présentant peu de traits et d'expression mais plutôt une apparence fluide, évanescence est celui qui surgit du monde invisible non pas comme une divinité ou la puissance d'un esprit mais comme la mort elle-même.

En Europe, la peinture et la sculpture utiliseront longtemps des types conventionnels pour raconter des émotions : la beauté, la paix, la souffrance, la peur, la surprise. Sur des modèles réglés par la tradition et le formalisme religieux jusqu'au Moyen Âge, les visages demeurent figés par un symbolisme hiératique. Puis, au 13^e siècle, vint Giotto di Bondone. Influencé par les idées nouvelles qui participent à construire l'humanisme, Giotto fait entrer la représentation de l'être humain... dans l'humanité des émotions. Les groupes de personnes se rencontrent, se lient, interagissent les uns avec les autres. Les traits des visages s'adoucissent, s'émeuvent. Sa peinture va impressionner, bouleverser les créateurs qui suivent et le mouvement artistique qui s'annonce : la Renaissance. Plus rien ne sera plus jamais comme avant. Depuis ces années-là, le visage ne cesse de manifester : d'une âme singulière, d'un style, d'une époque. Il ose tout, du rire à l'ennui, de la douleur au silence, de la bonté à la fourberie. À travers lui, le pinceau traduit un personnage et un fragment de son histoire.

¹ Françoise Frontisi-Ducroux, *Du masque au visage, aspects de l'identité en Grèce ancienne*, Flammarion Recherche, Paris 1995, pp. 16-17



L'oreille, notre boîte à images

L'ouïe est le sens de l'interprétation.

Le regard a plus de netteté,
et l'image est plus unie. La
musique, la sonorité des mots et
la modulation des voix laissent
beaucoup d'indécision. L'oreille
vagabonde. La latitude, extension
et liberté, est son régime.

Un événement très troublant commence le récit de Rosie Pinhas-Delpuech auquel elle a donné le beau titre de *Naviguer à l'oreille*. Un soir de 1993, à Paris, elle s'apprête avec sa mère déjà âgée à regarder à la télévision la première partie de *Shoah* de Claude Lanzmann. Le film commence : dans la brume qui enveloppe une rivière en Pologne, un homme, dans une barque (un rescapé de l'extermination, mais on le découvrira plus tard, ainsi que le sens tragique de la séquence)¹, chante doucement *Wenn di Soldaten/Durch die Stadt marschieren...*, la cé-

lèbre marche immortalisée par le timbre grave de Marlène Dietrich. Sa mère, dans le canapé, reprend aussitôt les paroles d'une voix très douce, presque enfantine. Comment est-ce possible ! N'est-elle pas juive ? N'a-t-elle pas traversé la guerre ? Certes, il y avait une raison, si on peut appeler cela comme ça. Née en 1919, Greta avait grandi à Istanbul (où sa mère, endeuillée par la perte de son mari et d'une petite fille de dix ans, avait fui la guerre qui ravageait la Thrace)² et effectué, par le hasard d'un voisinage, toute sa scolarité dans des établissements de la colonie allemande. La marche, confisquée par la Wehrmacht après 1933, était pour elle un tendre souvenir du *Kindergarten*.

¹ Simon Srebnick avait treize ans lorsqu'il se retrouva dans le camp de Chelmno, forcé de chanter cette marche à l'entrée des chambres à gaz.

² Région disputée entre la Grèce, la Bulgarie et la Turquie dans la grande confusion de la fin de la Première Guerre mondiale.

Et quand elle estima que Rosie avait suffisamment grandi, elle lui dit l'histoire d'Adam et Ève qui, plutôt que d'une faute indélébile, parle de la vérité et du mensonge, de l'expérience du vrai et du faux.

D'après Jan Van Kessel,
Le Paradis terrestre (détail). 17^e s.
Peinture à l'huile sur cuivre.
Musée L. Legs Delseemme. N° Inv. AA91



Une génération plus tard, dans les années 1950, Rosie s'éveilla à la vie dans un « brouhaha » de langues (un mot à la sonorité ronde et bienveillante, loin des malédictions de Babel). Au turc des petites gens, de l'école primaire et des messages de la République, au ladino de sa grand-mère maternelle bien aimée née parmi la minorité juive de Thessalonique, s'ajoutaient le français de son père qui l'avait appris dès l'enfance pour continuer la petite entreprise familiale, et l'allemand, donc, auquel sa mère attachait toutes les vertus. Paysage mental du français et paysage de l'allemand, les mondes intérieurs et affectifs de ses parents ne se raccordaient pas, en dépit de leur affection mutuelle. Leur dissonance, qui touche au continent à jamais mystérieux de nos parents, n'a cessé, depuis toujours de troubler Rosie Pinhas-Delpuech. Que nous fait, à l'oreille, la langue ?

Pour un enfant, tout est à découvrir, sans disposer de balises. Il va de surprise en surprise, de rencontre inédite en rencontre inédite qui tissent, peu à peu, le vêtement intérieur de son être.

L'imprégnation sonore a des pouvoirs infinis. Pour la petite Rosie, les symphonies de Beethoven éveillaient des forêts sombres, aux habitants étranges et inquiétants. Et le mot *yurt* (*yourte*) qui bourdonnait dans le discours officiel pour dire le « pays » et la « nation », la transformait aussitôt en cavalière libre et intrépide dans l'immensité des hauts plateaux de l'Asie.

Il y avait dans la salle de séjour une belle et impressionnante radio. Avec son coffre en bois verni, son œil lumineux, le cadran qui scandait les noms des stations et le bouton si délicieux à tourner, elle était un personnage familier qu'on appelait par son nom, « la Blaupunkt ». Quand

la petite posait la main, elle la sentait vibrer, comme respirer. Elle était vivante, puisqu'elle parlait et parce que, pour une enfant, il n'y a pas de frontière entre les êtres animés et les objets inanimés. Le monde arrivait à la maison, porté par les voix et les noms de villes étrangères : Leipzig, Londres, Monte-Carlo. La radio est un média extrêmement précieux. Comme l'oreille (et comme la littérature), elle inspire des images mentales et ouvre vers de multiples possibles sans en imposer un.

Pleine d'histoires et de pays lointains, la Blaupunkt était « presque le double » de sa grand-mère. Seule des trois adultes, Flora racontait. Tantôt, elle puisait dans les contes, et tantôt elle narrait sa propre jeunesse et l'enfance de Greta (qui, elle, n'en disait jamais rien). Parfois, elle y allait tout droit : « les Allemands "nous" ont brûlés dans des fours ». Et quand elle estima que Rosie avait suffisamment grandi, elle lui dit l'histoire d'Adam et Ève qui, plutôt que d'une faute indélébile, parle de la vérité et du mensonge, de l'expérience du vrai et du faux. Dire est la donation d'un bien précieux, même s'il est douloureux.

Le micro- et le macro- accompagnent tout le temps l'univers d'un enfant : les fourmis qu'il observe accroupi et l'épopée d'Atatürk ; la cornette de la religieuse que Greta, petite fille turbulente, avait fait valser et les drames qui avaient frappé la famille dans la France de Vichy, raccordés peu à peu à la Shoah. Une histoire et l'histoire : toutes les deux compliquées, mêlant le blanc et le noir, comme dans l'épisode du visionnage du film de Lanzmann.

Grâce à son père (le taiseux de lui-même, qui parlait avec ferveur à sa fille de la littérature et de la musique), le français devint la « colonne

Jamais encore dans ma jeune vie
je n'avais rencontré le sacré, et
cette phrase tout entière semblait
venir de ce temps-là, comme un
éclat au plus profond de la nuit.

vertébrale » de Rosie, « une manière de se tenir droit dans la vie avec une langue ». L'oreille ne fait pas que vagabonder, elle fait tenir. La jeune fille partit étudier les lettres à Paris en 1965, folle de confiance dans l'avenir. Mais dans la rue, à la fac, les Français n'en savaient rien. « Un chagrin de langue, pire qu'un chagrin d'amour », la saisit. Le français « pour lequel elle avait tout quitté l'avait trahie, traitée en étrangère ».

Sa mère, dans une intuition étrange comme les mères en ont, l'envoya en Israël apporter un petit pot de confiture à son oncle (le frère de sa mère). Nous sommes en 1966, avant la Guerre des Six Jours, avant que le pays devienne ce qu'il est aujourd'hui.

Et une nuit [dans la chaleur persistante de septembre] à la radio, à minuit, [juste à la fin des émissions], une voix d'homme avait lu le verset du jour avec un accent yéménite qui roulait doucement les r et exhalait les h comme une haleine [dans] une beauté obscure qui me renvoyait à la nuit des temps.

Jamais encore dans ma jeune vie je n'avais rencontré le sacré, et cette phrase tout entière semblait venir de ce temps-là, comme un éclat au plus profond de la nuit. Elle disait le chaos, l'obscurité, le vide de l'abîme qui attire toutes les peurs qui nous assaillent depuis la naissance, comme si nos grands-parents venaient de Lascaux ; mais aussi le souffle d'Élohim [...] qui

deviendrait parole et lumière au verset suivant... Parole et lumière dans un même souffle, comme si ensemble, l'une dans l'autre, elles dissipaient l'obscurité sur l'abîme où nous vivons à chaque instant.

Et une voix lointaine de l'enfance, une voix encore très confuse, émergeant d'un brouillard, avait soudain fait écho à ces mots incompréhensibles, celle de Flora [sa grand-mère] m'enseignant une prière, une toute petite phrase aux sonorités semblables. Et quelque chose d'infime en moi s'était éveillé à la vie³.

Cette nuit-là, l'oreille a ouvert son âge adulte.



Naviguer à l'oreille,
Actes Sud, 2024.

Rosie Pinhas-Delpuech est née à Istanbul en décembre 1946 et y a grandi. Désormais française, elle vit en France. Elle est écrivain, traductrice et directrice de collection chez Actes Sud.

³ pp. 167-169.



Portrait sans traits

Un nuage passe

Issue d'une série photographique d'Olivier Cornil intitulée *Le silence sourd*, l'image nous intrigue dans la mesure où elle cache ce que l'on croit qu'elle montre. On y voit en effet une femme avec une écharpe rouge assise à une table de jardin, mais on y voit surtout un petit nuage – beaucoup plus lumineux que le reste de la scène – masquer son visage. Plus de figure, plus de figurante, dira-t-on, plus de traits, plus de portrait ! En est-on si sûr ?

Le premier portrait photographique au monde a été réalisé en 1837, deux ans avant que ne soit dévoilée l'invention de la photographie. Il est de Louis Daguerre, celui que l'État français reconnaîtra en 1839 comme l'inventeur du procédé. Le portraituré Jean Baptiste, dit Constant Huet, était peintre naturaliste (soucieux de réalisme donc) qui, ô paradoxe, passa une bonne partie de sa vie à lutter contre la « mécanisation » de l'image. Sur cet essai qui devait prouver la possibilité de fixer un portrait sur une plaque de métal, son visage apparaît avec netteté, mais incroyablement fermé. Daguerre, l'industriel de l'image*, fut satisfait de la ressemblance physique. Huet, en tant qu'artiste vit bien que cela manquait d'âme, de l'essentiel.

Un siècle plus tard, dans le discours qu'on lui demanda de prononcer lors du centenaire de la photographie, Paul Valéry estima qu'*in fine* l'industrie l'avait emporté sur l'art : « *La photographie accoutuma les yeux à attendre ce qu'ils devaient voir, elle les instruisit à ne pas voir ce qui n'existe pas et qu'ils voyaient fort bien avant elle.* » C'était joliment troussé de la part du poète d'État**, mais peu au fait de l'histoire de la photographie. Cela faisait au moins un demi-siècle que ce tiraillement entre l'exactitude et la « vérité » du portrait n'était plus un sujet. Cela faisait longtemps que les photographes faisaient résolument voir autre chose que ce qu'ils montraient et même une infinité de choses qu'ils ne montraient pas.

Peu importe si ce joli nuage tout blanc nous cache le visage de cette femme à l'écharpe rouge. Et même, tant mieux car cela nous incite, si ce n'est à imaginer un récit, à tout le moins à trouver du sens à ce qui au premier abord nous laissait perplexe. Bref, à faire de nous des acteurs de l'image plutôt que des consommateurs.

Sans forcer l'imagination, on pourrait dire que ce qui nous est montré ici c'est, comme un alignement d'étoiles, ce moment rare durant l'hiver où l'on peut descendre au jardin, boire son café et fumer une cigarette sous un soleil parcimonieux. L'image seule pourrait donc être le portrait d'un moment de répit heureux. Mais cela serait sans compter les sept photos de la série avec lesquelles celui-ci partage l'intitulé *Le silence sourd*. Ce sont sept moments de la décomposition d'un bouquet de fleurs abandonné en bord de chemin, rouge et blanc lui aussi. Avec ce titre et cette légende en images, le photographe nous emmène dans une tout autre histoire. Gardons-nous de la réduire aux mots.

Simple, souvenons-nous, quand un silence devient lourd, ne dit-on pas qu'un ange passe ?

* Louis Daguerre créa et dirigea à Paris le diorama, un spectacle d'images peintes illuminées, sorte de préfiguration du cinéma.

** À ce propos, Jean Paulhan persifla : « Il lui arrive de rédiger plus d'une préface et prononcer plus d'un éloge dont il ne pense pas un mot : il suffit qu'on les lui commande ».

IA et Art : un débat inflammable

Utilisé pour la première fois en 1955, l'acronyme "intelligence artificielle" (IA) correspond à la capacité d'une machine à "simuler" l'intelligence humaine. Aujourd'hui infiltrée à presque tous les niveaux de la société, l'IA n'a pas non plus manqué de s'immiscer dans le milieu de l'art, et ce, au risque de lancer de vifs débats éthiques quant aux notions d'authenticité ou de créativité.

Depuis une dizaine d'années en effet, cet outil numérique, utilisé majoritairement par les 18-24 ans, bouleverse notre rapport aux images. Capable de générer des images dans le style de n'importe quel artiste, il figure à l'aide d'une simple consigne l'idée du choix de son utilisateur. De nombreux sites se sont d'ailleurs spécialisés dans la génération d'art "IA", de surcroît souvent gratuits.

Le Portrait d'Edmond de Bellamy, premier portrait artificiel vendu aux enchères

Si les intelligences artificielles génératives bousculent parfois le monde de l'art, elles sont également le fer de lance de la créativité et de l'innovation, et cela, les artistes contemporains l'ont bien compris.

En octobre 2018 a eu lieu dans la célèbre maison de vente Christie's la première vente aux enchères d'un tableau entièrement généré par une IA. Adjudé à 432 500 \$, *Le portrait d'Edmond de Bellamy* nous rappelle étrangement les portraits de Rembrandt et du siècle d'or néerlandais. Pourtant, ce portrait ne nous livre rien sur l'identité du portraituré.

Il s'agit en réalité d'un personnage totalement fictif, dont la représentation est permise par un algorithme ayant combiné plus de 15 000 portraits produits depuis le Moyen Âge.

Le portrait de Bellamy est l'œuvre du collectif français *Obvious* et fait partie d'une série de 11 portraits générés selon le même processus. De la même manière que la gravure ou la pho-

tographie ont transformé la perception des images à leur époque, l'IA nous amène aujourd'hui à repenser notre relation à l'image, son authenticité et sa dimension créative. Une gravure ou une photographie partagée et reproduite de manière infinie et mécanique est-elle plus authentique et innovante qu'un tableau fictif réalisé par un algorithme développé par un collectif d'artistes ? Incontestablement, le collectif *Obvious* pointe avec sa création le caractère mouvant et instable des images qui se métamorphosent au fil des innovations de leur temps.

Le monde selon l'IA au Musée du Jeu de Paume

À Paris, au Musée du Jeu de Paume, se tient jusqu'au 21 septembre une exposition qui place l'IA au cœur de son propos. *Le monde selon l'IA* présente les œuvres de 43 artistes utilisant et interrogeant l'IA depuis 2016. Une commissaire de l'exposition, Ada Ackerman, avance les multiples objectifs d'une telle exposition. Dans un premier temps, une mise en garde et un temps de réflexion critique au sujet des limites et impacts de l'IA sur la société sont proposés en mettant en avant par exemple les biais et stéréotypes qu'elle véhicule. Ensuite, dans un second temps, elle souhaite interroger la manière dont l'IA transforme la culture visuelle plus particulièrement et dont les artistes peuvent se l'approprier comme un outil de création et de dénonciation.



Gregory Chatonsky, *La Quatrième Mémoire*, 2025 Installation © Gregory Chatonsky

Une telle exposition peut-elle amener à une meilleure compréhension des enjeux de ce récent outil numérique en vue d'une maîtrise plus éclairée de celui-ci au lieu d'une observation passive de son importance grandissante dans notre environnement quotidien ?

L'IA, nouvel outil ou menace pour l'art et les musées ?

Dans les musées, l'IA sert d'ores et déjà les politiques d'offres de médiation en proposant des reconstitutions et immersions virtuelles comme à la Maison Anne Frank à Amsterdam ou au Musée d'Orsay à Paris. De plus, nombreux sont les musées à avoir décelé le potentiel de cet outil pour s'adresser aux plus jeunes publics et redynamiser leur image. En utilisant le même "langage" que ce public cible, les institutions culturelles visent à actualiser leurs méthodes de visite.

Si l'utilisation de l'IA par les artistes contemporains comme *Obvious* interroge, notamment concernant les questions d'originalité, d'au-

... l'utilisation de l'IA dans l'art permet d'outrepasser ces frontières afin de mettre l'accent sur une démarche créative.

thenticité ou de créativité, elle ne s'inscrit pas moins dans la démarche artistique de notre époque. Dans son ouvrage *Le paradigme de l'art contemporain*, la spécialiste de l'art contemporain Nathalie Heinich met en lumière la manière dont l'art contemporain redéfinit sans cesse les distinctions entre art et non-art, beauté et laid, vérité ou illusion,... Dans cette optique, l'utilisation de l'IA dans l'art permet d'outrepasser ces frontières afin de mettre l'accent sur une démarche créative.

Enfin retenons tout de même que, bien que les IA calculent, génèrent et développent comme en témoigne leur qualification d'"artificielles", c'est bien l'humain qui reste à l'origine de toute création.

La fin de Pompéi

... et de quelques idées reçues



Colonnes restaurées entre 62 et 79 en briques revêtues de stuc.
Villa de Diomède (région VI, près de la Porte d'Herculanum)

Comment vivait-on à Pompéi à l'époque romaine ? L'exposition-événement qui se tiendra à Tour et Taxis du 19 décembre 2025 au 2 août 2026 se propose de remonter le temps et de nous faire assister à ses dernières heures. Une expérience immersive !

En prélude, il nous a semblé utile de déconstruire quelques mythes à propos de la cité et de sa fin tragique.

Les Pompéiens voient-ils vraiment la montagne s'ouvrir en deux à l'aube d'une journée d'été de l'an 79 ?

En fait, diverses manifestations se produisent en l'espace de 36 heures, à commencer par

des vibrations dans la matinée du premier jour. Dans l'après-midi, une colonne de fumée de plusieurs kilomètres de haut s'élève dans le ciel et une pluie de *lapilli* (pierre ponce) s'abat sur Pompéi, provoquant incendies et destructions. Mais le pire est à venir. L'effondrement de la colonne de fumée au deuxième jour de l'éruption déclenche une coulée pyrotechnique atteignant les 600° et se propageant à la vitesse de 300 km/heure. Ce sont les fameuses nuées ardentes qui détruiront tout instantanément.

Les lettres (VI, 16 et 20) de Pline le Jeune à Tacite sont la source de première main en ce qui concerne le récit de la catastrophe. On parle d'ailleurs d'éruption plinienne. Pline le Jeune, qui se trouve à Misène où la coulée n'arrive pas, donne la date du 9^e jour avant les calendes de septembre (soit le 24 août 79) aux environs de la 7^e heure (soit 13 heures). Or, divers indices



Fragment de bas-relief en marbre montrant les effets du séisme de 62 sur les édifices du forum. *Maison de Caecilius Jucundus (région V 1,26), laraire*

vont dans le sens d'une éruption en automne. Ainsi, les vendanges sont terminées. En témoignage le vin (scellé dans les *dolia* avant d'arriver à maturation) découvert dans une villa de Boscoreale¹. Dans les boutiques, les fruits et légumes frais sont typiques d'un mois d'octobre alors que ceux d'été sont vendus séchés ou en conserves. En outre, on a retrouvé des vêtements chauds sur des victimes et des témoignages monétaires (tel un denier d'argent frappé fin septembre au nom de l'empereur Titus²). Mais la preuve ultime, irréfutable, vient de la mise au jour du *graffito* de la Maison au jardin (située en région V) qui contient la date XVI K NOV c.-à-d. le 16^e jour avant les calendes de novembre, soit le 17 octobre.

Pompéi correspond-elle bien à l'image de la cité florissante véhiculée par l'archéologie des siècles passés ?

À vrai dire, les inégalités sociales sont criantes à Pompéi, bien plus que dans le reste de l'empire. Les *domus* des nantis représentent à peine 10 % de l'habitat alors que 90 % des Pompéiens s'entassaient dans les *insulae*, ces immeubles à étages construits en briques. Selon les dernières estimations de l'archéologie, la population a dû friser les 45 000 habitants. Mais cela ne signifie pas que l'éruption de 79 ait fait autant de victimes car depuis le séisme dévastateur du 5 février 62, la ville est en état de crise. Toutes les parties des maisons ne sont pas fonctionnelles et nombre d'entre elles sont inoccupées. Entre 62 et 79, Pompéi est en reconstruction. Rome (d'abord Néron, ensuite Vespasien) intervient pour aider à financer les travaux. Des privés apportent des fonds pour restaurer les lieux de culte majeurs.

D'autres tremblements de terre se produisent plus près de l'éruption. Pompéi est en sursis, mais les habitants n'en ont pas conscience. Ils ne se doutent pas qu'ils vivent sur les pentes d'un volcan explosif car l'ancien Vésuve ne l'évoque en rien – les deux cônes superposés qui dominent aujourd'hui la baie de Naples ne

Le nom de Pompéi est connu dès la Renaissance. Ainsi, dans les années 1590, des travaux de canalisation ont lieu près de Portici pour amener l'eau du Sarno. Mais Pompéi n'est formellement identifiée qu'en 1763 grâce à la découverte d'une inscription.

se formeront qu'au cours du 3^e siècle. Ils n'ont même pas de mot pour désigner un volcan. Alors, comment auraient-ils pu reconnaître les signes d'une catastrophe imminente comme les secousses et les gaz délétères ?

Ensevelie sous la pierre ponce, Pompéi sombre-t-elle vraiment dans l'oubli jusqu'à son excavation en 1748 ?

En réalité, le site n'est pas entièrement figé par l'éruption et continue à être fréquenté... et pillé. On récupère des marbres, des bronzes, des objets en or. Le forum est démantelé. Au final, on décide de ne pas reconstruire. Bientôt, Pompéi n'est plus désignée que sous le vocable *La Città* (la cité). D'autres retours se produisent pourtant durant l'Antiquité tardive et au Moyen Âge. Le nom de Pompéi est connu dès la Renaissance. Ainsi, dans les années 1590, des travaux de canalisation³ ont lieu près de Portici pour amener l'eau du Sarno. Mais Pompéi n'est formellement identifiée qu'en 1763 grâce à la découverte d'une inscription. Et c'est à partir de 1793 que sont entreprises les premières démarches de conservation. Plus tard, en 1868, le site sera divisé en régions et en îlots.

¹ Villa della Pisanella.

² Conservé au Museo Archeologico Nazionale di Napoli, inv. 14312/176.

³ Le canal maçonné est encore visible dans les régions I et II.



Art au jardin :

une métamorphose réciproque

En ce premier quart du 21^e siècle, nous nous sommes habitués aux « parcours d'artistes » organisés au long de l'année. Par rapport à ces propositions qui associent avec bonheur l'art à notre quotidien, la démarche dans laquelle s'inscrit le **Jardin Enchanté** à Jodoigne a toutefois son originalité. Pour la durée de l'été, sur deux sites privés, des espaces extérieurs ont été mis à la disposition d'œuvres d'art et préparés pour les accueillir harmonieusement.

L'initiative en revient à une personne: Ignace Clarysse, propriétaire d'un jardin atypique niché au milieu des champs. Depuis près de quinze ans, cet amoureux de l'art comme de la nature orchestre pendant la mauvaise saison la découverte de son jardin par une prospection patiente dans des foires, des expositions, des ateliers. Il y repère des réalisations qui pourraient s'intégrer dans son projet et prend alors contact avec les artistes qui l'intéressent pour leur proposer de participer à l'édition suivante du **Jardin Enchanté**. Il en résulte à la belle saison un lieu de merveilles!

Et depuis cinq ans, Ignace Clarysse a en outre noué un partenariat fructueux avec Chantal Vaes, exploitante du « Moulin des Délices », à un kilomètre de là. Dans ce deuxième espace, davantage aménagé en lieu d'agrément, la visite se complète d'un autre parcours et d'une halte rafraîchissante au « café d'été » installé sur la pelouse d'une jolie demeure. « J'ai voulu faire de ce coin de verdure un lieu de partage » déclare Chantal Vaes.

300 œuvres sur le premier site, 100 au Moulin: le visiteur en prend plein les yeux! Mieux: il trouve plus que ce qu'il escomptait, car la promenade se métamorphose en expérience.

Grâce à Ignace Clarysse, nous nous retrouvons dès les premiers pas, non dans un jardin classique avec ses pelouses, ses plates-bandes et ses parterres, mais plutôt dans un sous-bois, où ciel, terre et eaux s'entremêlent et s'enlacent en douceur. Entre les ombrages et les trous de lumière, des sentiers se tortillent allègrement et toutes les fleurs semblent en liberté, même les roses...

« J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage »: une citation de Ronsard que nous rencontrons en chemin et qui s'accorde parfaitement à l'esprit de la visite. En quelques instants nous nous immergeons dans un océan vert dont la seule limite est l'étendue des champs qui cernent le bois. Le regard doit fréquemment s'aiguiser pour repérer les œuvres et l'inattendu nous guette à chaque détour! Les sculptures et les installations sont nombreuses mais leur localisation est soigneusement choisie pour les relier au cadre naturel.

Voici une porteuse d'eau ruisselante, au bord d'un puits baigné de lumière. Voici dans une trouée vers les prés une sculpture abstraite en verre judicieusement intitulée « *L'envol vert* ». Plus loin, un personnage surgi du sentier nous appelle malgré son immobilité. Ailleurs, c'est une tête en acier inoxydable, « *Moeder aarde* » qui repose dans l'herbe. Des dentelles d'acier se déroulent et s'élancent vers le ciel, en pleins et creux d'une magnifique légèreté... Et un poisson nage bien au-dessus du ruisseau! Dans une section ouverte cette année, le « Jardin des obélisques », les sculptures répondent aux peupliers et aux méta-séquoias dans une quête inaboutie des nuages. Enfin, au bout d'un petit labyrinthe, l'acier corten d'un nénuphar géant attend notre regard. Ce sont là quelques-unes

On sait que les jardins sont sources de multiples bienfaits et cette immersion vraiment « enchantée » en est un exemple fort convaincant. Nous ressentons un effet de détente, une annihilation du stress et une reconnexion à la nature, tandis que dans le sous-bois bruissant tous nos sens sont joyeusement sollicités : échanges des oiseaux, glouglou de la rivière, jeux d'ombres et de lumière, couleurs des branches, des fruits, des plantes...

des mille images surgies au cours d'une balade singulière, qui nous emmène bien plus loin que nous ne l'imaginions...

On sait que les jardins sont sources de multiples bienfaits et cette immersion vraiment « enchantée » en est un exemple fort convaincant. Nous ressentons un effet de détente, une annihilation du stress et une reconnexion à la nature, tandis que dans le sous-bois bruissant tous nos sens sont joyeusement sollicités : échanges des oiseaux, glouglou de la rivière, jeux d'ombres et de lumière, couleurs des branches, des fruits, des plantes... Notre attention aux œuvres s'en trouve enrichie, stimulée, car tout est infiniment paisible (nul bruit de la civilisation !) et nous invite à nous perdre, immergés dans une temporalité étrangère à notre quotidien, à nos soucis et à nos objectifs rationnels.

Et voilà qu'à leur tour, les œuvres, dynamisées par cet environnement, offrent un supplément de vie au paysage. L'ensemble est d'une cohérence impressionnante : la nature est imprégnée d'art et à son tour celui-ci a un impact sur le milieu naturel : le voilà tonifié, doté d'une profondeur nouvelle, tandis que les sculptures y gagnent du mouvement et d'autres couleurs.

Cette métamorphose est sans conteste un des points forts du **Jardin Enchanté**, sur ses deux sites qui se complètent à merveille. Ici arbres et sculptures sont complices, y compris quand l'après-midi avance et que la lumière change, créant de nouvelles magies qu'on ne connaît pas dans un musée. Et dans le dédale joyeux des sculptures, la visite plaît autant aux

passionnés de l'art que de la nature, car les trésors sont partout. Au bout du compte, c'est un paysage nouveau qui a été créé, une œuvre en soi !

L'exposition dure jusqu'à la mi-octobre et je vous invite vivement à expérimenter cette « rêverie », une expérience artistique singulière que nous aurons le bonheur de renouveler chaque année, aussi longtemps que les organisateurs pourront enchainer nos esprits et nos cœurs. Car, et cela ne vous étonnera pas, leur difficulté majeure pendant la saison est de trouver des bénévoles fiables pour préserver et entretenir la beauté des sites au long des semaines...

Le Jardin Enchanté,

Rue du Tilleul 22
1370 Jodoigne

Au Moulin des délices,

Rue du Moulin de Genville 18
1370 Jodoigne

www.le-jardin-enchante.info



40 ans, ça se fête !

Un moment fort, chaleureux, musical, une célébration à l'image de notre association. L'émotion était palpable lors de la projection du film retraçant les 40 années de vie et d'engagement des Amis.

Nous avons apprécié aussi le film des Jeunes Amis, témoins enthousiastes et complices de cette aventure collective, passé et avenir mêlés. Ce fut aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir les expositions temporaires, d'en apprécier toute la richesse, parfois sous un nouveau jour. Les *coups de cœur* partagés ont attisé la curiosité, suscité des échanges, éveillé des regards. Les tonalités intemporelles et méditatives de l'intermède musical, comme un temps suspendu, en harmonie avec les œuvres du Musée L, nous ont fait vibrer. Nous avons apprécié un moment ludique avec le quiz, venu apporter une touche de légèreté et de rires, avant de laisser place à un moment festif pour

clôturer en beauté cette soirée d'anniversaire. Oui, vraiment, ce fut une belle soirée, simple, sincère, joyeuse.

À l'image des Amis: sans grandiloquence, sans faste, mais avec cette envie profonde de partager, de s'émerveiller et de se recueillir ensemble sur la beauté du monde.

Retrouvez en ligne sur notre site :

<https://www.amisdumuseel.be/fr/albums-photos> les photos des bons moments de la fête ainsi que les réponses du quiz.

Françoise de Brye a fait preuve de perspicacité pour en être l'heureuse lauréate et remporter l'escapade d'une journée de son choix parmi celles à venir. Quant au tirage au sort au cours de la soirée, c'est Suzy Delannay qui a emporté un *Florilège* des œuvres du musée.

Cycle de conférences

OLIVIER DUQUENNE,

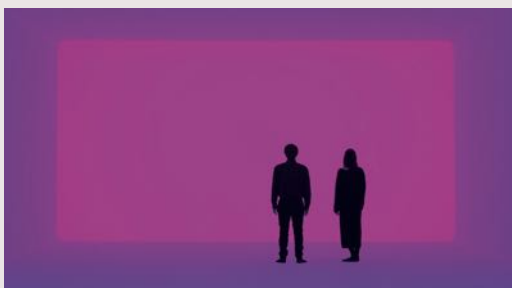
historien de l'art, critique d'art et conférencier

Voir mieux pour mieux être : l'art pour une vie plus intense

À entendre ou lire de nombreux témoignages, l'art nous aide à rendre notre vie plus intense, plus ouverte, plus complète. Et s'il promettait du même coup une guérison, une échappatoire à la souffrance du monde qui nous entoure ? L'art nous guide, nous stimule. Ce cycle tentera de cerner nos principales faiblesses psychologiques et de montrer en quoi l'art contemporain peut les pallier. Les notions de sublimation, de catharsis et de résilience seront abordées en détail. Ces processus sont toujours à l'œuvre dans le champ de l'art contemporain. En témoignent les propositions de James Turrell, Lee Mingwei, Claudio Parmiggiani, Richard Serra, Kader Attia, Tadao Ando, Daniel Libeskind, et tant d'autres !

Mardi 23 septembre 2025 à 19h30

L'art, la quête de l'essentiel



James Turrell, *Ganzfeld Aural*. 2018
(Jewish Museum Berlin)

Dans un monde en perpétuelle effervescence, où le superflu se mêle à l'indispensable, l'art demeure une boussole, un chemin vers l'essence des choses. Il n'est pas seulement un moyen d'expression, mais une quête, un dialogue silencieux avec l'invisible, un retour à ce qui fonde notre humanité. Cette conférence invite à explorer l'art comme un chemin vers l'essentiel, un espace où le sensible rejoint le spirituel, où la beauté devient une clé de compréhension du monde et de soi-même.

Mardi 14 octobre 2025 à 19h30

L'art, une source d'espoir

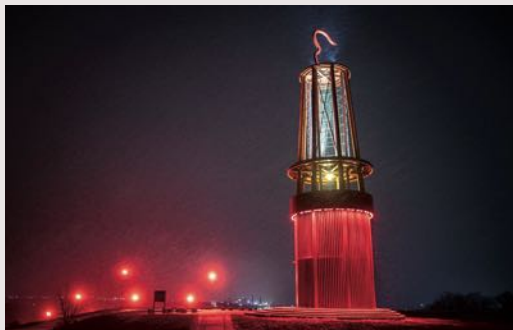


Musée d'art de Teshima (sur l'île de Teshima au Japon)
œuvre de l'architecte Ryue Nishizawa et de l'artiste Rei Naito

Lorsque tout vacille, que l'incertitude gagne du terrain, l'art demeure un refuge, une lumière qui éclaire nos horizons les plus sombres. Il transcende les épreuves, sublime les douleurs et ouvre des fenêtres. L'art porte en lui la promesse d'un renouveau. Cette conférence propose d'explorer l'art comme une force vive, une source d'espoir capable de redonner du sens et de l'élan, un témoignage vibrant de notre résilience et de notre capacité à transformer l'épreuve en lumière.

Mardi 4 novembre 2025 à 19h30

L'art, une soif d'absolu



Œuvre de l'artiste Otto Piene intitulée *Das Geleucht*
installation lumineuse à Moers (en Allemagne)

Depuis toujours, l'art est porté par un élan qui dépasse le tangible, une aspiration vers l'infini, un désir d'atteindre ce qui échappe. Il est cette soif d'absolu qui pousse l'artiste à créer, à sonder l'invisible, à donner forme à l'indicible. Dans chaque œuvre, il y a cette quête inassouvie, cette tension entre le réel et l'idéal, entre la matière et l'esprit. Cette conférence propose de réfléchir à l'art comme une quête de transcendance, un voyage vers ce qui nous dépasse, une tentative inlassable de toucher l'absolu, ne serait-ce qu'un instant.

Mardi 16 décembre 2025 à 19h30

L'art, un facteur d'équilibre



Mark Rothko : *Sans titre*, 1954 et *Yellow Band*, 1956.
Une visiteuse du musée regarde *Sans titre* (à gauche, 1954) et *Yellow Band* (1956), deux peintures à l'huile sur toile de Mark Rothko, lors de l'exposition
« Expressionnisme abstrait » (2016-2017) à la Royal Academy of Arts de Londres

Dans un monde marqué par l'agitation et le désordre, l'art apparaît comme un point d'ancrage, un espace où l'harmonie peut renaître. Il est une force d'équilibre, capable d'apaiser les tensions, de réconcilier les contraires, de donner une forme à ce qui semble chaotique. L'art structure le désordre, il ordonne l'émotion sans l'étouffer, il canalise l'élan créateur sans le brider. Cette conférence propose d'explorer comment l'art participe à l'équilibre intérieur et social, comment il nous aide à mieux habiter le monde, en y insufflant beauté, mesure et harmonie.

RENDEZ-VOUS: **Auditoire BARB 91, place Ste Barbe, 1, Louvain-la-Neuve**

PRIX PAR CONFÉRENCE : **10 € / Amis du Musée L : 8 € / Étudiant.es de moins de 26 ans : gratuit**

RÉSERVATION CONSEILLÉE: **amis.museel@gmail.com**

PAIEMENT : Virement sur le compte **BE43 3100 6641 7101** des Amis du Musée L avec la mention
DUQUENNE + 23.09 / 14.10 / 04.11 / 16.12

Dimanche 16 novembre 2024 de 14 à 17h

Coups de cœur des Amis du Musée L



Parmi les amis du Musée L, certains se découvrent un intérêt particulier pour une œuvre, un artiste, une collection et décident d'y consacrer un peu de leur temps. Le temps d'une après-midi, ils partageront avec vous leurs découvertes comme autant de regards particuliers, fruits de leurs recherches et de leur passion.

RENDEZ-VOUS:

**Musée L,
place des Sciences, Louvain-la-Neuve**

PRIX: **gratuit**

Jeudi 15 janvier 2026 à 19h30

Soirée de Nouvel An des Amis du Musée L

Nous aurons le plaisir d'accueillir la jeune harpiste, Juliette Gauthier, lauréate du 42^e Prix Jeune Soliste des Médias Francophones Publics.

Lorsqu'elle découvre la harpe à l'âge de 5 ans, Juliette Gauthier a un véritable coup de foudre pour l'instrument et décide alors d'en faire son métier. Elle étudie actuellement au CNSMDP (Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris) dans la classe d'Isabelle Moretti. Passionnée de littérature, de marche à pied, de montagne, mais également de pédagogie, elle poursuit en parallèle un Master

didactique à l'IMEP (Institut Royal Supérieur de Musique et Pédagogie) à Namur dans la classe de Sophie Hallynck.

Elle a été invitée à jouer en soliste avec les Young Belgian Strings, l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, l'Orchestre de Chambre de Wallonie, l'Orchestre Symphonique de Nörrköping (Suède)...

Attirée par la musique de chambre, Juliette est membre du Trio Lacroche (avec le flûtiste Federico Altare et l'altiste Alice Sinacori) et aime réaliser ses propres arrangements d'œuvres écrites pour piano.

Le récital sera suivi du verre de l'amitié.



RENDEZ-VOUS:

**Musée L,
place des Sciences, Louvain-la-Neuve**

PRIX:

25 € / Amis du musée L: 20 €

RÉSERVATION OBLIGATOIRE:

amis.museel@gmail.com

PAIEMENT: Virement sur le compte

BE43 3100 6641 7101 des Amis du Musée L
avec la mention **Nouvel An**

Samedi 20 septembre 2025

Visite de l'atelier de Robin Vokaer



© Vincent Everarts

Robin Vokaer (1966), sculpteur belge diplômé de l'ESA LE 75, École Supérieure des Arts de l'image, a été formé dans l'atelier de Michel Smolders. Il complète sa formation par des voyages d'études, notamment à Carrare et au Portugal. En 1993, il expose dans la galerie Pierre Hallet, qui l'a représenté durant 25 ans, ainsi qu'en France, en Allemagne et en Italie. De nombreux prix et bourses lui sont attribués.

Robin Vokaer décrit son parcours artistique : « Ma pratique se concentre sur une approche manuelle des matériaux naturels, principalement le bois et la pierre, et la réalisation de sculptures monumentales. Ces dernières années, j'ai également exploré les possibilités offertes par les outils numériques pour jeter un

pont entre les savoir-faire traditionnels et les nouvelles technologies. Les œuvres les plus récentes font dialoguer le marbre, le bois, et le bronze. »

« Connue comme l'un des sculpteurs les plus talentueux de sa génération, il est encore de ceux qui sont capables d'affronter la matière, d'en écouter et d'en suivre les injonctions tout en les soumettant à une vision décalée, bien contemporaine. »

(Danièle Gillemon, MAD 2023)

« En 1994, lors de l'une de nos expositions de la GPOA à La Médiatine, j'ai découvert le travail de Robin Vokaer. Dans des cadres de petit granit, tels des châssis de fenêtre, se trouvaient alors enserrés une multitude de fragments de bois, obturant totalement une potentielle vue. D'emblée, j'ai adoré cette dualité / complicité entre deux matériaux ajustés, ciselés, serrés au plus juste et au plus précis. Et si le travail de Robin se préoccupe bien évidemment aussi de la transparence et du vide, son cheminement continue à régulièrement flirter avec cette connivence entre deux matières. Mariées en des épousailles poussées à la minutieuse perfection de duos, elles associent selon les cas, et en de subtils dialogues formels : bois, pierre, acier, brique, papier ou simplement air. »

(Bob Van der Auwera, avril 2025)

<https://robinvokaer.com>

RENDEZ-VOUS :

10h30 à Bruxelles. L'adresse sera communiquée aux personnes inscrites

PRIX :

24 € / non membre : 29 €

INSCRIPTION :

Par mail à escapades.inscriptions@gmail.com avec la mention **Vokaer**

PAIEMENT :

Virement sur le compte **BE58 3401 8244 1779** des Amis du Musée L / Escapades avec la mention **VOKAER**

Nombre de places limité

Du mercredi 1 octobre au vendredi 3 octobre 2025

Une escapade de trois jours en Île de France

UN VOYAGE À TRAVERS DE HAUTS LIEUX DE L'HISTOIRE DE FRANCE



Notre périple commencera au cœur de la forêt de Compiègne par la visite du **Château de Pierrefonds**, château de Louis d'Orléans, construit aux alentours de 1397. En 1617, son démantèlement fut exigé par Louis XIII. Abandonnée, la ruine attira des visiteurs dès le 18^e siècle. Elle fut vendue en 1798 comme bien national puis rachetée par Napoléon I^{er}.

En 1850, le château est inscrit sur la liste des monuments historiques et, en 1857, l'architecte Viollet-le-Duc est chargé de la restauration du bien par Napoléon III.

Une visite guidée nous en apprendra plus sur cet extraordinaire endroit.

Un déjeuner est prévu après la visite (compris dans le prix).

L'après-midi, nous découvrirons la **Cité internationale de la langue française** installée, depuis le 30 octobre 2023, au cœur du **Château de Villers-Cotterêts** construit par François I^{er}.

La cité est un lieu culturel et de vie entièrement dédié à la langue française et aux cultures francophones. La visite se fera en deux temps : une introduction patrimoniale en extérieur avec un conférencier et ensuite, une visite libre du parcours permanent *L'aventure du français*.

Nous reprendrons la route pour aller à Provins où nous logerons (2 nuits).

Le repas du soir est prévu (compris dans le prix).

Le lendemain, une visite guidée de **Provins, ville inscrite au Patrimoine de l'Humanité depuis 2001**, nous fera découvrir cette cité authentique et bien conservée.

L'étape suivante sera **Nogent-sur-Seine**. Nous y déjeunerons (compris dans le prix) et ensuite, nous nous rendrons au **Musée Camille Claudel** où est rassemblé le plus grand nombre d'œuvres de cette artiste.

De retour à Provins, la soirée sera libre.

La matinée du troisième jour sera consacrée à la visite commentée du **Château de Vaux-le-Vicomte** et à une promenade libre dans les jardins.

Un repas sera servi dans un des restaurants du site (compris dans le prix).

Il sera temps alors de retrouver notre car pour rentrer à Louvain-la-Neuve.

Un dernier arrêt est prévu à **Charleville-Mézières** pour une découverte rapide et individuelle de la place ducale.

PRIX:

693 € / Prix non-membre : 728 €

Supplément single : 210 €

Ce prix comprend le voyage en car, le pourboire du chauffeur, les entrées et les visites guidées de Pierrefonds, de Villers-Cotterêts, de Provins, du Musée Camille Claudel, de Vaux-le-Vicomte, les 2 nuits à l'hôtel **** avec petit déjeuner, le repas du soir du 1/10, les 3 repas de midi et les taxes de séjour. Ce prix ne comprend pas les dépenses personnelles, le repas du soir du 2 octobre.

INSCRIPTION:

Par mail à escapades.inscriptions@gmail.com avec la mention **France** et votre numéro de GSM

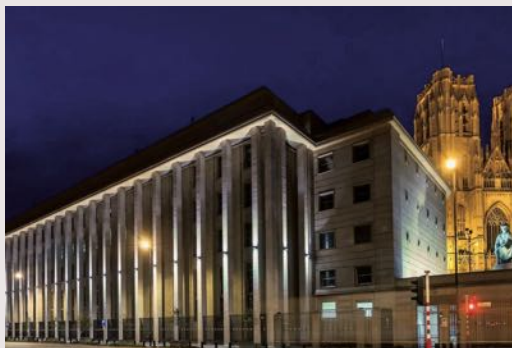
PAIEMENT:

Acompte de 252 € sur le compte des Amis du Musée L/escapades **BE58 3401 8244 1779** avec la mention **France**.

Si vous désirez une chambre single, l'acompte est de $252 + 210 = 462$ €. Inscrivez la mention **France + single**.

Solde à payer le 13 septembre pour les membres : 441 € / pour les non-membres : 476 €

Expositions



Façade Banque nationale



Francisco José de Goya y Lucientes.
The sleep of reason produces monsters (n°43),
from *Los Caprichos*

Jeudi 13 novembre 2025

Banque nationale de Belgique et Exposition *Luz y sombra.* *Goya et le réalisme espagnol*

Construit en 1872 par l'architecte bruxellois Désiré Dekeyser pour le compte du Crédit de Bruxelles, ensuite acheté dans les années 1980 par la Banque nationale de Belgique, le bâtiment que nous visiterons possède diverses parties classées, tels la salle des guichets avec ses verrières ou le grand escalier... En 2009 s'est terminée une restauration qui a mis en valeur ce lieu remarquable.

La collection permanente que nous découvrirons se décline en trois parcours thématiques : l'histoire de l'argent, le rôle de la Banque nationale de Belgique et le dépôt ou l'argent dans tous ses états. Une visite étonnante qui vous surprendra !

Le temps de midi est libre.

Nous nous retrouverons à BOZAR à 14h15 où nous visiterons l'exposition *Luz y sombra. Goya et le réalisme espagnol*. Il s'agit de l'exposition principale d'EUROPALIA ESPAÑA. Elle rassemble des gravures et peintures provenant de collections du monde entier mises en dialogue avec des œuvres de ses contemporains mais aussi d'artistes de générations plus récentes, jusqu'à nos jours.

RENDEZ-VOUS: 10h15 à l'entrée de la BNB, rue Montagne aux Herbes Potagères, 57 à 1000 Bruxelles

PRIX: 35 € / non-membre: 39 € (Ce prix comprend les visites guidées de la BNB et de l'exposition GOYA à BOZAR)

INSCRIPTION: Par mail à escapades.inscription@gmail.com avec la mention: **BNB/GOYA** + votre numéro de GSM

PAIEMENT: Virement sur le compte **BE58 3401 8244 1779** des Amis du Musée L / escapades avec la mention **BNB/GOYA**

EN CAS D'IMPRÉVU, le jour de l'activité: **0495 35 03 94** ou **0476 47 02 41**

Dominique De Backer et Françoise Duperroy

Samedi 13 décembre 2025

Manufacture Bernard Depoorter à Wavre



Découvrir l'atelier de Bernard Depoorter, c'est découvrir un monde de raffinement et de beauté.

Après une vie consacrée à la haute couture et suite à la découverte et à l'achat d'un ensemble de matériel artisanal en France, il s'enthousiasme pour la fabrication de fleurs en tissu et crée la première manufacture belge de ce type. Passionné par ces créations, productions de l'artisanat du 18^e siècle, il se tourne vers l'avenir et la conception de fleurs « technologiques » alliant des matériaux recyclés comme le plastique ou le métal issu du tri sélectif.

Nous écouterons l'histoire d'un patrimoine à préserver et apprendrons comment le miracle s'opère, comment naissent ces fleurs qui franchiront l'épreuve du temps.

La visite dure deux heures et se termine par la découverte de la boutique.

RENDEZ-VOUS: 14 h à la Manufacture, rue du Béguinage, 39 à 1300 Wavre.

PRIX: 36 € / non-membre : 39 € Ce prix comprend la visite guidée (2 heures) suivie d'un drink

INSCRIPTION: Par mail à escapades.inscriptions@gmail.com avec la mention: **FLEURS** + votre numéro de GSM

PAIEMENT: Virement sur le compte **BE58 3401 8244 1779** des Amis du Musée L / Escapades avec la mention **FLEURS**

EN CAS D'IMPRÉVU, le jour de l'activité: **0495 35 03 94** ou **0476 47 02 41**

VISITES ET ESCAPADES, comment réussir vos inscriptions?

Vous trouverez tous les renseignements utiles sur le site des Amis du Musée L www.amisdumuseel.be

Contacts pour les escapades

☎ Dominique De Backer: 0495 35 03 94 | Françoise Duperroy: 0476 47 02 41

Adresse Mail

escapades.inscriptions@gmail.com

Merci d'envoyer vos meilleures photos d'escapades à G. De Wandeleer (guy.dewandeleer@gmail.com)

LE MUSÉE L J'ADORE, LES AMIS J'ADHÈRE

LES AMIS DU MUSÉE L

Objectifs

Soutenir l'action du musée en faisant connaître ses collections et ses nombreuses activités temporaires. Faire participer ses membres à des manifestations de qualité proposées par le musée. Contribuer au développement des collections, soit par l'achat d'œuvres d'art, soit en suscitant des libéralités, dons ou legs.

Cotisation

La cotisation annuelle (année civile) donne droit à une information régulière concernant toutes les activités du musée, à la participation aux activités organisées pour les amis de notre musée, à un abonnement gratuit au *L. Correspondances*, à l'accès gratuit au musée et aux expositions.

Membre individuel : 35 €

Couple : 45 €

à verser au compte des Amis du Musée L

IBAN **BE43 3100 6641 7101**

(code BIC: BBRUBEBB)

Une visite guidée gratuite
du Musée L sera offerte
aux nouveaux adhérents !

Assurances

L'ASBL Les Amis du Musée L est couverte par une assurance de responsabilité civile souscrite dans le cadre des activités organisées. Cette assurance couvre la responsabilité civile des organisateurs et des bénévoles. Les participants aux activités restent responsables de leurs fautes personnelles à faire assurer au travers d'un contrat RC familiale et veilleront à leur propre sécurité.

🌐 www.amisdumuseel.be

✉ amis.museel@gmail.com

✉ jeunesamismuseel@gmail.com

f Amis du Musée L /
jeunes amis du musée L

📷 @jeunesamis_museel

Newsletter mensuelle

Vous souhaitez soutenir le Musée L ?

Versez vos dons sur le compte de la Fondation Louvain – UCL à la BNP Paribas Fortis :
BE29 2710 3664 0164 (IBAN)/GEBABEBB (BIC) avec la mention « **Don Musée L** ».

Une attestation fiscale est émise pour tout don à partir de 40 €.

agenda

Samedi 20.09.2025

Visite de l'atelier de Robin Vokaer P. 21

Mardi 23.09.2025

Conférence : Olivier Duquenne P. 18

Du mercredi 01.10 au vendredi 03.10.2025

Trois jours en Île de France P. 22

Mardi 14.10.2025

Conférence : Olivier Duquenne P. 19

Mardi 04.11.2025

Conférence : Olivier Duquenne P. 19

Jeudi 13.11.2025

Banque nationale de Belgique et expo Goya P. 23

Dimanche 16.11.2025

Coups de cœur P. 20

Samedi 13.12.2025

Manufacture Bernard Depoorter P. 24

Mardi 16.12.2025

Conférence : Olivier Duquenne P. 19

Jeudi 15.01.2026

Concert de Nouvel An P. 20

AU MUSÉE L

Conférence

Jeudi 18.09.2025 à 19h30

Géraldine Bussienne

Le verre archéologique : éclat d'un patrimoine fragile

NUIT DES CHERCHEUR.ES

Jeudi 25.09.2025 de 17h00 à 21h00

APRÈS-MIDI D'ÉTUDE

Jeudi 16 octobre 2025 de 14h00 à 18h00

Aux Autres / The Other – L'œuvre de Peter Downsbrough

CONFÉRENCE

Jeudi 20.11.2025 à 19h30

Anthony Peeters

Une collection, deux universités : réunir les moulages de Louvain par les technologies 3D

Programme complet et réservation sur :

www.museel.be